

Les métamorphoses masquées de la censure

Pierre Bertrand

Number 32, Spring 1987

La censure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1987). Les métamorphoses masquées de la censure. *Moebius*, (32), 87–95.

PIERRE BERTRAND

Les métamorphoses masquées de la censure

On parle de la censure qui existe derrière le Rideau de fer, ou de celle qui existait au Québec à la belle époque de la toute-puissance du clergé. Qu'en est-il maintenant, et qu'en est-il ici? La censure est devenue subtile, certes, presque imperceptible en vérité. C'est une censure qui a plusieurs visages. C'est celle de l'autorité qui occupe des postes de pouvoir au niveau des moyens d'expression, et qui *juge* du point de vue d'un critère, qui pour être différent de celui d'antan (la croyance en la résurrection du Christ), ne s'alimente pas moins aux mêmes sources: celles du consensus bien pensant et inconscient. Ce sera le critère de la rationalité, ou celui de l'efficacité, ou encore celui d'un certain modèle de genre, qu'il soit philosophique, journalistique, poétique, romanesque...

En somme, qu'est-ce qui fait toujours l'objet d'une censure, quelle que soit l'époque considérée? Ce qui fait bande à part, qui est original, qui n'entre pas dans les vieilles habitudes sclérosées. Ce qui est neuf, ce qui (re)présente un souffle nouveau doit toujours lutter pour s'imposer, creuser une brèche, et non pas être reconnu (car on ne reconnaît que ce qu'on connaît déjà), mais être toléré. Voilà l'objet par excellence de la censure.

L'Eglise au pied de la Lettre

On se penche avec compassion sur notre passé. On constate par exemple combien le clergé ou l'Eglise ont fait de tort, en ostracisant celui-ci ou celui-là, en faisant taire, en ridiculisant, en excluant... Mais est-on assuré que la même chose ne se reproduit plus aujourd'hui, d'une manière plus sournoise sans doute, moins courageuse, mais tout aussi effective? En tout cas, il semble que les prêtres n'aient pas eu honte et que certains continuent leurs petits manèges. On les retrouve encore trop souvent dans des positions de pouvoir. Une question, incidemment: comment, en 1987, la seule collection qui soit explicitement philosophique au Québec peut-elle être déceimment dirigée par un prêtre? Mais voilà, ce qui crève les yeux quand on le voit comme quelque chose de passé, laisse

indifférent, semble-t-il, quand cela fait partie de notre vie quotidienne. La censure s'exerce là, sous notre nez, toujours au nom d'une certaine médiocrité qui n'est pas consciente d'elle-même, qui s'exerce même avec la meilleure conscience du monde, celle que confère le pouvoir, l'autorité, l'irréflexion, en d'autres mots le dogmatisme, la confiance, du moins superficielle, en soi.

Cette autorité s'exerce dans les maisons d'édition, elle s'exerce dans les journaux qui, au nom du principe sacré de l'«actualité», cette maladie, distinguent, d'un point de vue strictement professionnel, ce qui convient de ce qui ne convient pas, et privilégie ce qui est suffisamment superficiel pour ne faire de peine à personne; ce qui déborde cela est rejeté. Le journal est un bon exemple car, d'un certain point de vue, il apparaît comme le lieu incarné de la liberté, où tout peut être dit, révélé, communiqué. Mais qu'est-ce qui, au bout du compte, est dit, révélé, communiqué, sinon un certain traitement de l'information, rendue redondante et vide. Un certain style, une certaine forme, qui constituent le professionnalisme journalistique, la base non questionnée, et c'est cette forme et ce style qui se chargent de sélectionner le contenu. Toutes les choses importantes et vraiment signifiantes seront laissées de côté. Les journaux vont plutôt nous abreuver de faits plats et mesquins, autour desquels on ne finira pas de pérorer, dans un processus où le journalisme, faute de pouvoir comprendre les événements qui le dépassent, crée l'événement à sa mesure, c'est-à-dire l'événement typiquement journalistique. Et parler avec n'importe quel journaliste, aussi brillant qu'il puisse être: chacun n'y verra que du feu, aucun ne trouvera à redire à cette nature du journalisme. Bien au contraire, chacun prêtera ses neurones et son enthousiasme à cette entreprise de «médiocrisation».

Il faut vraiment s'appeler Reagan (ou être l'un de ses épigones) pour croire que l'Amérique est le lieu de la liberté (par opposition à la méchante Russie). Henry Miller, à son retour d'Europe juste avant le déclenchement de la dernière grande guerre mondiale, entreprend un tour des Etats-Unis, qu'il résume dans un livre au titre évocateur: *Le cauchemar climatisé*. Y découvre-t-il le règne de la liberté? Bien au contraire, il n'y rencontre, à quelques exceptions près, qui sont des artistes, que des morts-vivants. Il constate combien la vie d'artiste est pratiquement impossible, en comparaison de ce que permet l'Europe. La valeur américaine par excellence est la réussite (alors que l'artiste est plutôt, comme le dit Beckett, «celui qui échoue comme nul autre n'ose échouer»). Écoutons Miller: «La méthode américaine consiste à séduire un homme en le corrompant et à faire de lui une prostituée. Ou alors à l'ignorer, à le contraindre par la faim à se soumettre et à faire de lui un barbouilleur de papier. (...) Rien ici ne peut s'accomplir que ce qui est utilitaire». Cette méthode n'a peut-être pas beaucoup changé. D'une part, on ignore le plus longtemps

possible, c'est-à-dire qu'on se cantonne dans son petit confort. On fait la sourde oreille, et si on peut intervenir positivement pour empêcher quelqu'un de s'exprimer, on n'hésite pas. L'idéal serait que rien ne se passe, que tout soit à notre image. D'autre part, si on ne peut l'en empêcher, on laissera l'individu original s'exprimer jusqu'à ce que la faim le force à venir nous quémander quelque chose! Alors, on pourra lui faire le grand honneur de lui proposer un haut poste dans l'administration des arts, par exemple, façon subtile de le faire taire une fois de plus.

Des censurés de la société

Les moyens de la censure sont nombreux. On peut censurer à partir d'une orthodoxie idéologique, au nom d'une forme normative, on peut même censurer au nom d'un bon-parler français... Il semble que la censure, au bout du compte, ait toujours raison, puisqu'elle s'exerce au nom d'une raison qu'elle définit elle-même, raison d'Etat, raison d'efficacité, de rationalité, de bon sens... Artaud parlait de Van Gogh comme d'un «suicidé de la société». Il aurait pu tout aussi bien parler de censuré de la société. Toutes les grandes individualités sont passées par là. Elles sont les victimes par excellence de l'hydre censure: au nom de la morale, on a interdit Lawrence et Miller; au nom de la norme, on a rendu fous Hölderlin et Nietzsche; au nom de la réussite, on a suicidé Kleist et Van Gogh; au nom de l'étroitesse d'esprit, on a exilé Borduas et tout ce que le Québec a connu pendant longtemps d'individualités exceptionnelles; au nom de l'habitude, on a refoulé, repoussé un Varèse, etc. On comprend que la liste pourrait être sans fin. Ce serait naïveté de croire que cela est terminé. La censure est tout aussi présente et puissante que jadis; et l'enjeu d'aujourd'hui tout aussi important. Plier l'échine, interioriser cette censure, jouer le jeu pour être accepté, fuir au loin, à la recherche d'un climat meilleur ou *résister*. Seuls ceux qui résistent combattent la censure, non seulement pour eux-mêmes, mais pour les générations à venir.

Des clairs-obscurs de l'art québécois

L'art ne paie pas, il ne construit pas de bombardiers. S'il peut créer des emplois, cela pourra passer. Mais pour créer des emplois, cet art se doit d'être populaire, c'est-à-dire de ne pas trop déranger. Et à chaque étape, il y aura des décideurs pour trier le bon grain de l'ivraie. Tout art digne de ce nom rencontre la censure comme son ombre. Un combat avec l'ombre! Pour la plus grande délectation des générations futures qui viendront déposer des couronnes sur les tombes.

Notre société est la plus pernicieuse, précisément parce qu'elle offre l'apparence de la plus grande liberté. Après tout, chacun peut boire son lait comme ça lui plait! Mais justement, cette liberté n'est possible qu'à un niveau superficiel et,

de plus, une fois que les règles du jeu ont été acceptées. Quant à ces règles du jeu, par contre, défense de les mettre en question. On est sans doute libre si on veut s'habiller de cette façon-ci ou de cette façon-là. Et aussi également si on veut réussir en affaires. Mais si on veut s'exprimer avec ce qu'il y a de plus profond, de plus irréductible en nous, c'est là que les problèmes commencent. Et d'abord, que fera-t-on pour gagner sa vie?

Je ne pense pas être pessimiste, désabusé ou hargneux en m'exprimant de la sorte. Je voudrais de tout coeur qu'il en soit autrement. Et je suis assez naïf pour être surpris à chaque fois par un acte de censure. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a à gagner dans un acte de censure. On appauvrit la vie, tout simplement. Les comparaisons me sont difficiles avec d'autres pays, car cela fait trop d'années que je n'ai pas quitté le Québec. Mais la situation, ici, et quoi qu'on en dise par ailleurs, ne m'apparaît pas rose pour l'artiste. On n'entend parler que d'économie. Certains lieux culturels sont bien investis par des éléments jeunes et bien ancrés qui laissent peu de chance pour l'avenir. Il existe tout de même quelques brèches, quelques maisons d'édition, quelques revues, quelques magazines, qui permettent l'espoir, et sans lesquels la situation serait irrespirable. C'est dans ces lieux, laissés pour compte, qui ne réussissent pas, que se joue pourtant l'avenir. Cet avenir qui est déjà là, et que nous ne savons pas reconnaître.

La censure n'est pas le fait uniquement d'un individu particulier, mais elle émane de tout un climat social. On distingue, compte tenu du climat général dans lequel on baigne, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas. Et le grand danger est de s'adapter à ce climat, de le laisser nous envahir et que s'installe la plus perfide de toutes les formes de censure: l'auto-censure ordinaire, à demi consciente. Un peu comme lorsqu'on se trouve sur les bancs d'école: qu'est-ce que le professeur veut, qu'est-ce qui va lui plaire, qu'est-ce qui est susceptible de nous donner une bonne note? Difficile de ne pas jouer ce jeu-là. D'autant plus que l'artiste n'est pas la personne la plus sûre d'elle-même. Au contraire, elle doute, elle s'angoisse, elle cherche, elle n'est pas dogmatique. Elle est dès lors d'autant plus vulnérable aux pressions diverses de la censure. Il s'agit bien d'un combat, et même si le but ultime est la paix, il est impossible, dans des conditions de société, de faire l'économie de ce combat. Seul, l'artiste est vaincu d'avance. Il lui faut des alliés, des gens comme lui, insatisfaits comme lui, possédés par une vision des choses qui n'a pas droit de cité, qui n'est pas encouragée, qui est pourfendue, déniée, ridiculisée. Continuer la lutte au présent, au profit, espérons-le, d'un temps à venir qui soit autre, en dépit de toutes les bonnes raisons qui nous fassent douter qu'il puisse en être autrement. C'est que la société semble tellement bloquée, figée, morte, qu'on voit mal comment elle pourrait, non seulement tolérer l'artiste, mais encore être sensible à sa vision, être métamorphosée par elle.

Pour en rester à la situation présente, quelle est la forme la plus dangereuse d'auto-censure? Le silence. Certains diront ce qu'on veut qu'ils disent. Mais les irréductibles? La tentation n'est-elle pas pour eux de se taire, puisque parler, dans ces conditions, équivaut à crier dans le désert? Si l'exil fut le lot des grandes individualités du passé, le lot des jeunes et de ceux qui ne sont pas encore nés ne risque-t-il pas d'être le silence? Alors, la société pourra dire ce qu'elle voudra, c'est elle qui parlera dans le désert, celle de ces individualités qui risquent, pour notre malheur, de faire le choix d'un Rimbaud.

L'aliénation au quotidien

La censure porte des noms comme autant de masques: respectabilité et conformisme, dogmatisme et indifférence. Elle correspond au sentiment d'avoir raison, de se trouver dans le meilleur des mondes possibles. C'est incroyable combien l'appréciation peut varier, à cet égard, d'un individu à l'autre! La censure, c'est cette atmosphère qui fait en sorte que quelqu'un ne va pas au bout de lui-même, mais préfère présenter ce qu'on attend de lui, et qui ne correspond qu'au dixième de ses capacités. La censure, c'est notre monde capitaliste qui nous dit, vous êtes libres de faire ce que vous voulez à condition de rapporter de l'argent, et si vous ne rapportez pas d'argent, vous ne pourrez pas longtemps faire ce que vous voulez. C'est aussi cette loi démocratique, ou ce critère de la cote d'écoute, qui prend pour postulat que le «peuple» est bien informé, avisé, conscient et donc qu'il a toujours raison, et, par conséquent, qu'il faut lui donner ce qu'il demande. La censure est ce qui empêche l'audace. Elle constitue toujours un combat d'arrière-garde. A côté d'elle, ou à travers elle, poursuit son chemin ce qui ne repose que sur soi, et qui n'est pas pressé. Il y a quelque chose, finalement, contre quoi la censure ne peut rien, car elle ne peut le détecter, le saisir. Cette chose serait-elle, aussi imparfait en soit le nom, *la vie*?

La censure est tellement subtile et insidieuse qu'elle «fait tresse» avec nos conditions d'existence, avec ce que nous sommes. Elle peut s'exercer par une certaine violence, répression, mais plus souvent elle n'est pas sentie, elle correspond aux règles du jeu auxquelles tout le monde se doit d'obéir. Elle est une manière d'être, qui enserre la force de vie en nous, tente de la dompter, de lui passer une camisole de force. Si la censure communiste est transcendante par rapport au censuré, la censure occidentale ou capitaliste semble immanente, et définit tellement la normalité qu'elle n'est plus perçue ou ressentie comme telle.

La censure c'est de mener le genre de vie impossible que nous menons. C'est se battre pour conserver un emploi qui nous abrutit. C'est participer par une petite fonction, un petit rouage, à une machine de guerre qui risque de nous éclater en plein visage. C'est agir comme des marionnettes, sans réfléchir, sans se poser de questions. C'est dire que tout va bien

quand tout va mal. C'est sourire quand on ne veut plus rien savoir. C'est ne pas se révolter, c'est supporter l'insupportable. La censure, c'est mentir comme nous le faisons tous, ne serait-ce qu'à soi-même. C'est être dompté, domestiqué, acheté par le système. La censure, c'est l'obéissance.

La censure s'identifie banalement, prosaïquement, à ce qui est. C'est aller à la guerre quand une guerre est déclarée. C'est travailler quarante heures par semaine pour gagner sa vie. C'est regarder la télévision et y trouver son compte. C'est devenir fou et être enfermé. C'est être trop raisonnable, stupidement, platement rationnel. C'est être adapté et inadapté, c'est ruer dans les brancards et, malgré tout, se résigner. La censure est comme l'envers de notre vie, l'autre côté du miroir, ce qui sépare la vie réelle de la vie possible. Elle s'exerce toujours au nom des plus beaux principes, de la part de gens très cinsères, à qui manque peut-être une force: celle de douter. Elle est faite pour notre bien, par des gens qui savent ce qui en est du Bien et du Mal. Elle est subtile ou grossière, douce ou violente.

La censure n'est que la face cachée ou visible, selon le cas, d'une société fondée sur l'injustice. La censure est là pour protéger cette situation d'injustice, qui trouve bien d'autres protections, à commencer par les lois du marché. C'est en ce sens qu'on peut dire d'une manière générale que la censure, précise ou diffuse, fait corps avec le fonctionnement d'une société. Il faut ici prendre censure en un sens large et rigoureux: censure que certains, qui ne sont pas nécessairement compétents (qu'on pense à nos maisons d'enseignement), puissent s'arroger des places, des fonctions, des statuts, dont ils sont virtuellement indélogeables. Censure que les pauvres demandent respectueusement ce qu'ils devraient prendre de force. Censure qu'on adule ceux qu'on devrait mépriser. Censure que les règles du jeu qui nous font partir perdants, qui favorisent, dans quelque société que ce soit, la médiocrité intouchable. Censure que nos journaux, que notre télévision, qui contiennent ceci et non cela, qui peuvent contenir ceci et non cela, en fonction d'un choix de société, fait par la société.

Dans tous les cas, on peut discuter beaucoup de choses, être libre par rapport à beaucoup de choses, mais il y a toujours des règles du jeu auxquelles on ne touche pas, qui plus est, qu'on ne voit même pas. Ces règles sont sacro-saintes, elles constituent l'épine dorsale d'une société, c'est-à-dire sa ligne d'injustice. Ces règles sont hors-champ, hors-jeu. Tout le monde doit les accepter pour fonctionner, être accepté. Ces règles unissent dans une morne identité tous les partis politiques, patronat et syndicat, pouvoir temporel et pouvoir spirituel, maîtres et élèves. Elles sont le sol sur lequel reposent nos pieds, ce que tout le monde accepte, ce qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de contester. A une époque, c'est la croyance en Dieu, à une autre la croyance en l'Economie.

C'est aussi certains faits, certains actes, certains gestes, certaines attitudes, certaines situations qui vont de soi, comme un état de guerre, d'exploitation, d'inégalité, de chômage. Comme de penser: un médecin a le droit de gagner tant d'argent; le critère d'ancienneté est valable et juste. C'est ne pas se poser beaucoup de questions: ne rien avoir à redire aux gouvernants qui parlent en notre nom (après tout, ne les avons-nous pas élus?).

Droit de parole télévisuel

C'est parfois, paradoxalement, au moment où la liberté d'expression semble le mieux assurée que la censure veille le plus au grain. Parlez de ce que vous voulez, tous les grands débats de l'heure, à une époque la peine de mort, à une autre l'avortement, ces temps-ci des problèmes de bio-éthique, mais on dirait que ces sujets sont autant de hochets jetés entre les mains des masses pour les amuser et les distraire de problèmes plus fondamentaux et qui, pour cette raison, sont tabous. On n'imagine même pas qu'ils existent!

Parlez, parlez, mais dans un cadre tel que tout ce que vous direz sera frappé au coin de l'insignifiance, noyé dans une mer d'opinions se neutralisant les unes les autres. On vous pose une question, nous sommes en démocratie, vous êtes libre de dire ce que vous voulez, mais vous n'avez que deux minutes d'antenne. Alors, résumez, résumez, pas de subtilités, mais des clichés, s'il-vous-plait. Les évêques eux-mêmes se mettent à l'école des mass-média et apprennent à résumer le message de l'Évangile en trente secondes. Ou encore, vous pouvez crier, mais on ne vous entendra pas. Dites quelque chose de brillant, et immédiatement après quelques messages publicitaires se chargeront de mettre vos propos dans une perspective plus réaliste, plus terre-à-terre. C'est ce qui se passe dans nos belles émissions d'information et de discussion d'affaires publiques à la télévision, cette agora des temps modernes, cette agora où le temps de parole est soigneusement compté. La forme d'insignifiance, de superficialité gobe d'avance tout contenu. Il y a des choses qui peuvent être dites à la télévision, et d'autres qui ne le peuvent, et cela en fonction même de la forme du média. On s'adresse à tout le monde, donc il ne faut chagriner personne, il faut sourire à tout le monde (c'est la prostituée dont parlait Miller). La médiocrité générale de la télévision est la figure moderne de la censure. Ce qui est fait, ce qui est dit, l'est au détriment d'autre chose. Puisque la télévision c'est cela, cela signifie que beaucoup de choses sont impossibles à la télévision. Et n'est-ce pas cela, la censure?

La censure n'est pas exercée par une volonté consciente, une mauvaise volonté, mais s'identifie à l'inertie même de la réalité. On parle, on crie, et la réalité ne réagit pas. Elle nous laisse faire, mais on s'agite pour rien. Rien n'est changeable, du moins d'un changement qui en vaille la peine. Parlez, mais

on ne vous écoutera pas, et si on vous écoute, on ne vous comprendra pas, et si on vous comprend, on ne vous répondra pas, et si on vous répond, ce sera pour vous rabattre le caquet.

«Si voter pouvait changer le système, voter serait interdit»¹

Le consensus a toujours quelque chose de fasciste. Et plus ce consensus est étroit, absolu, plus le danger est grand. Il n'y a plus de censure, pour la bonne raison qu'il n'y a plus personne pour penser différemment, pour faire bande à part (si ce n'est silencieusement). C'est dans un pays comme les Etats-Unis, où les gens pensent fondamentalement la même chose, où le fond des choses n'est jamais remis en question, qu'on peut se vanter de vivre dans le pays le plus libre. C'est facile d'être libre quand tout le monde pense la même chose. Sans doute que les nazis se sentaient totalement libres en Allemagne. Là où les choses ont tendance à se gâter, c'est quand apparaissent de sérieuses divergences. La liberté n'est rien si elle n'est pas conquise à partir de mises à l'épreuve. Là où les gens pensent la même chose, disent pour l'essentiel la même chose, il n'y a pas de véritable mise à l'épreuve. Pour cette raison, nous ne croyons pas que l'Amérique soit la terre de liberté qu'on se plaît à proclamer. Pas de parti communiste par exemple. Et de façon générale, rien qui mette sérieusement en question ou en danger le sacro-saint consensus, plus dangereux là qu'ailleurs. A cet égard, la liberté est beaucoup plus effective en Europe, et cela en dépit des cartes d'identité et des démonstrations de forces policières. La liberté du moins y est effective, réalisée dans une réelle diversité, et ne reste pas un vœu pieux, bien mis à l'épreuve, comme c'est le cas en Amérique.

Au point de vue des idées, nous ne connaissons pas réellement la diversité, la divergence. Nous avons même tendance à ne pas être très ouvert de ce côté. Nos Québécois en viennent vite aux poings pour régler une divergence d'opinions. Qu'on remarque la qualité des débats qui ont lieu. Il suffit que quelqu'un sorte des sentiers battus, fasse bande à part, dise autre chose que les clichés, pour qu'on lui tombe dessus et qu'on tente de l'éreinter, c'est-à-dire de le faire taire, afin que revienne le plus vite possible le consensus si confortable. On ne discute pas vraiment, on n'est pas habitué à débattre, on tente plutôt de «fermer la gueule». On fait alors sa petite censure, tellement les vieilles habitudes cléricales nous collent encore à la peau. On interdit, on excommunie, on ostracise, on jette en enfer, on damne et condamne.

Peut-être en Amérique laisse-t-on les gens libres, mais c'est tout simplement qu'ils ne représentent aucun danger. On n'a pas besoin de mettre des policiers dans les rues quand chacun est devenu pour lui-même et pour les autres un policier. On n'a pas besoin d'interdire quoi que ce soit quand tout se conforme à la loi et l'ordre. C'est ainsi que l'absence de

censure peut correspondre au meilleur des mondes possibles, un monde composé de morts-vivants, bien satisfaits d'eux-mêmes et de leur monde, mais à tout autre égard sans grand intérêt. On n'a pas besoin de censurer des gens dont on sait d'avance tout ce qu'ils vont dire. Alors notre liberté n'est que l'envers de notre médiocrité.

La tombée des masques

En somme, il y a plusieurs formes de censure, et aucune ne peut être dite «meilleure» qu'une autre. Qu'elle émane d'une autorité supérieure, telle une épée de Damoclès, ou qu'elle se confonde avec l'air du temps, son effet est toujours négatif, et représente la réaction des forces conservatrices vis-à-vis ce qui est nouveau. Y a-t-il moyen de démasquer et de déjouer la censure? Certes oui, puisque nous existons et que nous parlons.

NOTE:

1. Graffiti lu sur un mur de Montréal.